

Georg Lukács

*Blocus capitaliste,  
boycott prolétarien.*

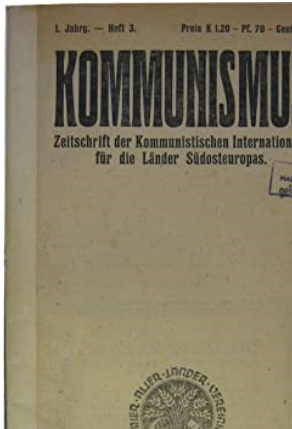
1920

Traduction de Jean-Pierre Morbois

Version mise en ligne le 03 juillet 2021

Ce texte est la traduction de l'essai de Georg Lukács :  
*Kapitalistische Blockade, proletarischer Boykott.* (1920)

Il occupe les pages 15 à 25 du recueil *Revolution und Gegenrevolution, Politische Aufsätze II* [Révolution et Contrerévolution, Essais politiques II], Darmstadt & Neuwied, Luchterhand, 1976.



Il a été publié dans *Kommunismus, Zeitschrift der Kommunistischen Internationale für die Länder Südosteuropas*, [Communisme, périodique de l'Internationale Communiste pour les pays du sud-est de l'Europe.] 1<sup>ère</sup> année, cahier 25-26, 06/07/1920, pp. 847-584.

Il s'agit là d'un texte de circonstance, dont l'intérêt est principalement historique, reflet de la période troublée que traverse l'Europe, et le mouvement ouvrier qui se divise entre réformistes et communistes. Ces derniers sont convaincus de l'imminence de la Révolution, dont le démiurge sera le « prolétariat », collectif auquel on prête une aptitude plus ou moins spontanée à acquérir dans la lutte une conscience révolutionnaire.

## *Blocus capitaliste, boycott prolétarien*

### I.

Dans la guerre mondiale, le blocus capitaliste, – comme moyen de lutte de certains groupes impérialistes contre les autres – a été mis en œuvre à très grande échelle. Il n'était en dernière instance rien d'autre, de la part d'un Konzern, que la lutte devenue nationale (et partiellement supranationale) contre une concurrence importune ; un type de lutte qui, dans un plus petit format, sans l'utilisation officielle des moyens de la puissance de l'État, a très souvent été mis en œuvre aussi à des stades antérieurs du capitalisme. Certes, l'extension quantitative de la lutte de quelques branches d'industrie constituées ou en voie de constitution en trusts à l'ensemble de la « production nationale » signifie en même temps un changement qualitatif de la situation. D'un côté, les bénéfices et les désavantages du blocus se répartissent très inégalement dans les différents cercles du front uni national-capitaliste, d'un autre côté, la poursuite effective du blocus rend nécessaire une transformation résolue de toute la production, au plan de l'organisation et des techniques. (Naissance de nouvelles industries en remplacement d'articles auparavant importés des pays aujourd'hui sous blocus ; nécessité de remplacer par de nouveaux procédés des matières premières qu'on ne peut se procurer que là-bas etc.) Ce processus qui conduit en apparence à un renforcement extraordinaire du capitalisme « national » (par exemple maintenant en Amérique, pendant la période « victorieuse » de la guerre en Allemagne aussi) ne fait en vérité que précipiter sa décomposition. Les positions de monopole, malsaines et

antinaturelles, qui ont été obtenues de la sorte se révèlent intenables dès lors qu'il faut en revenir à une production « normale » ; c'est-à-dire qu'elles ne peuvent être maintenues que par les moyens de la puissance d'un État « victorieux », et pas par des conditions économiques préalables internes, et que de ce fait, en cas d'un affaiblissement prononcé de la puissance politique, elles en sont tout de suite obligatoirement ébranlées. (Abstraction totalement faite de ce que le système de pillage de matières premières nécessairement relié à cette économie d'un côté, d'accumulation antiéconomique de la matière première de l'autre, porte en elle-même les germes des crises le plus sévères.) C'est pourquoi il est dans la nature d'un tel système que son démantèlement soit très difficile à effectuer.

## II.

Cet accouplement de l'économie et de la politique, – en dernière instance – désavantageux pour le capitalisme, cet assujettissement de la sphère purement économique à la politique se fait encore plus résolument jour dans le blocus que les États impérialistes imposent aux États prolétariens. La mesure économique vise ici un objectif purement politique : la protection de l'exploitation capitaliste *en général* face à la révolution prolétarienne. Le front uni capitaliste est apparemment beaucoup plus solidement soudé que dans le blocus de concurrence de la guerre : la communauté d'intérêts du capitalisme global semble ici se transposer véritablement dans les faits, par suite de la menace mortelle qui le guette. Ce front uni est néanmoins d'autant plus faible qu'est fort le désir de front uni. Plus forte est la menace réelle qui pèse

sur le capitalisme, plus forte est la consolidation interne de l'État prolétarien, plus menaçante est l'approche de la Révolution, et moins les intérêts de l'exploitation en général sont compatibles avec les désirs concrets d'exploitation de certains États impérialistes et de certains groupes capitalistes dans chacun des États. La volonté de front uni est en croissance, la possibilité de sa mise en œuvre est en revanche en voie de diminution.

Au stade décisif de la lutte des classes, bourgeoisie et prolétariat empruntent des chemins toujours plus analogues : l'action de la bourgeoisie est déterminée toujours plus consciemment et fortement par des motivations qui s'approchent du matérialisme historique. Mais ce qui pour le prolétariat est une source de rajeunissement et de force devient obligatoirement un poison pour la bourgeoisie. Alors que c'est en effet un signe de l'énergie et de la conscience révolutionnaires croissantes du prolétariat lorsque ses actions, purement économiques à l'origine, commencent à prendre une direction politique, le même processus – qui se montre de la façon la plus claire dans le blocus – signifie une crise interne permanente et insoluble. Seul un capitalisme en banqueroute interne de ce genre, comme le français, peut se jeter dans ce combat avec une énergie presque totale, et même chez lui, cette même nécessité qui le pousse à abattre inconditionnellement la Russie conduit à un affaiblissement économique et militaire de l'Allemagne, de l'arme éventuellement la plus décisive de la contrerévolution.<sup>1</sup> Cette antinomie se fait jour

---

<sup>1</sup> L'intérêt pour la Russie du capitalisme financier de France est également d'une importance décisive pour son attitude. G. L.

d'une manière encore plus brutale en Angleterre. Alors que l'Angleterre est d'un côté l'organisatrice la plus zélée et la plus habile de la contrerévolution et avec elle du blocus, elle est cependant contrainte par des nécessités économiques – qui ne peuvent pas être décrites ici – de s'orienter vers une levée, une violation de ce même blocus. Les bases économiques du capitalisme et l'appareil de puissance de l'État impérialiste qui s'édifie sur elles sont, dans la phase actuelle de la lutte de classes, entrées les unes par rapport à l'autre dans une opposition insurmontable. L'appareil de puissance est devenu autonome et poursuit ses propres buts qui ne coïncident plus avec ceux des besoins économiques du capitalisme. Plus le capitalisme de chacun des États est bien portant, plus il va énergiquement se défendre contre cette autonomisation de l'« État » (de la protection de l'exploitation en général), et agir selon ses intérêts économiques concrets. Ceux-ci exigent cependant d'une voix impérieuse la levée du blocus, l'amélioration des changes grâce à l'or russe, l'importation de matières premières, le maintien de la « démocratie » etc. Plus un capitaliste est en faillite, moins il peut défendre ses intérêts les plus propres contre l'appareil de protection qui lui est le plus intimement lié. Il y a un chemin direct, avec des passages glissants, qui mène de l'opposition Lloyd-George<sup>2</sup>-Churchill à la politique de la France de Foch et Clémenceau à l'égard

---

<sup>2</sup> David Lloyd George (1865-1945), homme d'État britannique du Parti Libéral, Premier ministre du Royaume-Uni à la fin de la Première Guerre mondiale, du 7 décembre 1916 au 22 octobre 1922. Il était d'avis que les réparations de guerre dues par l'Allemagne ne devaient pas ruiner son économie. Winston Churchill (1874-1965). NdT.

d'Horthy. Le rassemblement de toutes les forces contrerévolutionnaires sous la forme du blocus peut en apparence se maintenir temporairement ; mais intérieurement, elle est déjà pourrie et a succombé sans appel à ses propres contradictions dialectiques internes.

### III.

L'organisation internationale du prolétariat, son regroupement international en un front uni contre l'exploitation et l'oppression se développe parallèlement à cette désagrégation interne du front uni capitaliste. La genèse de cette unité active du prolétariat qui, une fois achevée, signifie l'organisation du prolétariat mondial en classe, ne peut naturellement qu'être le fruit d'un combat laborieux, riche en déceptions et en défaites. Les boniments de la deuxième internationale sur l'unité, la conception selon laquelle les intérêts du prolétariat mondial ne seraient pas non plus directement les mêmes, selon laquelle le prolétariat d'un pays ne serait lié que par la « sympathie » avec celui d'un autre, selon laquelle la question de la solidarité ne serait que celle d'une « politique étrangère » du prolétariat et pas celle d'une lutte de classes proprement dite, sont encore très profondément enracinés dans le monde ouvrier, et seul un long combat révolutionnaire pourra les modifier.<sup>3</sup> L'histoire des actions internationales de l'époque récente montre cela très nettement. L'action prévue et totalement échouée en faveur de la Hongrie des conseils a été le premier pas : son effet ne va pas se limiter à un simple

---

<sup>3</sup> Sur cette question, mentionnons ici les articles du camarade B.K. (Bela Kun ?) « En parcourant la Russie Soviétique » dans les numéros 7, 8, 9, 21, de *Kommunismus*. G. L.

« coup de semonce ». L'agitation « bas les pattes en Russie » a déjà soulevé des vagues plus importantes ; mais le danger du stade actuel s'y est néanmoins fait clairement jour : à savoir la dissimulation d'une position opportuniste derrière des paroles révolutionnaires. En même temps en effet que les manifestations les plus réussies, que les plus belles résolutions en faveur de la Russie, on a, dans toutes les usines d'Europe et d'Amérique, fabriqué presque sans encombre du matériel militaire pour les armées contrerévolutionnaires. Celles-ci ont pu, sans que rien ne les en empêche, être équipées de tous les moyens d'action et être organisées tranquillement pour le massacre. Mais en même temps que la maladie, on a vu en même temps la voie de la guérison. Tandis qu'en effet, les organisations officielles du prolétariat se contentaient de déclarations platoniques, le mouvement qu'attisait leurs mots d'ordre est allé bien au-delà de leurs intentions, même si ce n'était que chez la minorité consciente du monde ouvrier. En Angleterre, en Italie, en Tchécoslovaquie et en Autriche, il y a eu partout des exemples de sabotage actif des fabrications d'armes et de munitions, et principalement des exemples de refus de les transporter. Le capitalisme de chaque pays peut bien protester véhémentement contre ces actions « anarchistes » et « terroristes » du prolétariat, les opportunistes peuvent bien, de manière si éloquente, se référer aux « vivres » que l'on peut prétendument obtenir en échange d'armes et de munitions, l'action du prolétariat, une fois commencée, ne pourra pas être arrêtée. Ce combat doit assurément détruire en premier lieu une illusion extrêmement dangereuse. *L'illusion selon laquelle il serait possible au prolétariat de*



*n'importe quel pays de venir activement en aide à un autre prolétariat sans s'engager dans un combat "à la vie à la mort" contre son propre capitalisme.* La « politique étrangère » prolétarienne des opportunistes, la politique des résolutions, belles mais vides de sens, vit de ces illusions. Elle va aussi en mourir. Le prolétariat dont l'émotion, *peu claire encore provisoirement*, contraint les cercles de dirigeants opportunistes à des déclarations (en apparence de solidarité) ne se laissera pas sur la durée payer de belles paroles. C'est dans le combat lui-même qu'il apprendra le maniement des armes, qu'il prendra conscience de la communauté totale et immédiate d'intérêts de tous les travailleurs, et entreprendra ensuite *consciemment*, à chaque fois, la lutte contre son *propre* capitalisme comme objectif de la solidarité internationale. Ensuite, mais ensuite seulement, la solidarité verbale des résolutions se transformera en une solidarité active, révolutionnaire.

#### IV.

Toute action internationale du prolétariat ne peut être correctement évaluée que de ce point de vue. Comme pas en avant sur le chemin vers cette unité d'action. Le boycott contre la Hongrie d'Horthy, nous devons le considérer, lui aussi, comme un pas significatif en direction du regroupement du prolétariat mondial pour l'unité et l'action révolutionnaire ; un pas significatif, mais ce n'est pourtant qu'un pas, dont l'importance doit être de ce fait moins mesurée à ses réussites immédiates qu'à ses effets éducatifs. Ce qui est significatif dans le boycott, c'est en premier lieu sa proclamation. Les traitres à la solidarité prolétarienne du 21 juillet l'ont

calomnié.<sup>4</sup> Si même aujourd'hui, toute action révolutionnaire leur est tout aussi étrangère qu'autrefois, le fait est cependant très important et caractéristique qu'ils soient passés du sabotage, ouvertement pratiqué l'année précédente, à une action, même si dans sa nature elle est organisée de manière opportuniste et guidée par des illusions opportunistes. Caractéristique pour la double pression qu'exercent d'un côté une émotion révolutionnaire des masses qu'ils guident, et de l'autre la contrerévolution qui s'enracine de façon toujours plus menaçante et relève plus ouvertement la tête. C'est par cette double pression que les syndicats sont contraints à l'action. Mais l'action qu'ils suscitent ne peut être valable que si elle va au-delà du cadre imaginé et prévu, que s'ils se débarrassent des illusions dont sont prisonniers ceux qui les inspirent, et prennent conscience de son caractère révolutionnaire, réprouvé par les dirigeants. « La logique des choses parlera », dit Marx, « mais l'honneur du parti ouvrier exige qu'il repousse ces fantasmes avant que la pratique n'en ait révélé l'inanité. *La classe ouvrière est révolutionnaire ou elle n'est rien.* »<sup>5</sup>

Les illusions sur le boycott sont de deux sortes. Premièrement en ce qui concerne son effet possible. Deuxièmement sur le type de sa mise en œuvre, de son

---

<sup>4</sup> 21 juillet 1919 : Des syndicats belges, italiens, français et britanniques organisent une journée de protestation contre l'intervention en Russie. Mais la CGT française dirigée par les réformistes décide finalement d'annuler sa participation à cette journée d'action. Cette date marque également le début de la déroute des armées de la Hongrie des Conseils face aux armées roumaines soutenues et armées par les français du G<sup>al</sup> Berthelot. NdT.

<sup>5</sup> Marx à J.B. von Schweitzer, 13/02/1865. *Werke*, t. 31, p. 446. NdT.

maniement. Car premièrement, ce serait une illusion naïve que de croire que des conditions « démocratiques » normales puissent être créées en Hongrie par de quelconques « assurances » ou « garanties ». La contrerévolution hongroise se trouve dans une situation de banqueroute, de décomposition de toutes parts telle qu'elle ne peut s'appuyer exclusivement que sur la force brute et brutale des baïonnettes. Il ne peut à aucun moment – en réalité, pas en paroles – renoncer à cet appui, sans signer son propre arrêt de mort. La Hongrie se trouve dans une situation où une libération partielle, un soulagement des « abus » est du domaine de l'impossibilité ; c'est pourquoi seule la force du prolétariat peut amener sa libération. La deuxième illusion, encore plus naïve, est la croyance selon laquelle le boycott ne serait dirigé que contre la Hongrie d'Horthy, comme si en conséquence, il pouvait efficacement être mené à son terme, de manière généralement « légale », par la bonne volonté des gouvernements « démocratiques » des autres pays. Les premiers jours déjà ont montré que la réalisation sérieuse du boycott se heurte à la résistance la plus acharnée des cercles capitalistes de tous les pays. Les résistances vont s'accroître de jour en jour ; et d'autant plus que le boycott dure, qu'il ne reste pas sur le papier. Et certes pas seulement parce que certains cercles capitalistes sont économiquement intéressés au maintien du libre commerce avec la Hongrie, mais aussi parce que dans la lutte, il se révèle de plus en plus clairement que les classes et États bourgeois d'esprit « démocratique » sont intérieurement liés par une communauté d'intérêts beaucoup plus profonde à Horthy qu'au mouvement

ouvrier le plus modéré et le plus opportuniste, – dès qu’il cesse de couvrir sous son manteau des massacres impunis de prolétaires. Toute action du prolétariat renforce obligatoirement le front uni de la contre-révolution. Même si, dans la lutte, cette unité se délabre obligatoirement par ses contradictions internes, ces contradictions ne peuvent apparaître que dans cette lutte elle-même, et ne peuvent que dans la lutte s’accroître jusqu’à l’anéantissement de la bourgeoisie.

V.

Dans la lutte révolutionnaire, l’absence d’illusions ne signifie jamais l’absence de courage. Marx dit : « Il faut prendre les choses comme elles sont, c’est-à-dire défendre les intérêts révolutionnaires d’une façon qui corresponde aux conditions nouvelles. »<sup>6</sup> Si donc nous ne pouvons avoir aucune illusion en ce qui concerne les *objectifs voulus* du boycott, nous pouvons d’autant plus être pleins d’espoir en ce qui concerne ses *conséquences involontaires, mais nécessaires*. Celles-ci sont de la plus haute importance en premier lieu pour le Hongrie. Le prolétariat hongrois qui sous la terreur blanche endure une souffrance innommable, qui dans cette souffrance se surpasse en acquérant une conscience révolutionnaire, entend du fond de son cachot, pour la première fois depuis qu’il a été renversé, la voix d’un frère secourable. L’isolement effroyable du prolétariat hongrois dans son combat héroïque, qui a commencé le 21 juillet 1919, a pris fin avec la déclaration du boycott. Ainsi, *pour le prolétariat hongrois*, la solidarité internationale de tous les prolétaires est *devenue réalité*. Le boycott peut bien

---

<sup>6</sup> Karl Marx, Lettre à Kugelmann du 23 août 1866. NdT.

réussir ou échouer, ses conséquences immédiates peuvent même être entraîner un durcissement de la fureur de la terreur blanche : le prolétariat hongrois *sait désormais qu'il n'a plus à mener seul son combat*. Son énergie révolutionnaire, sa conscience révolutionnaire trouvent – pour le combat décisif qui s'approche – une force supplémentaire qu'on ne pourra pas extirper. De ce point de vue, *mais de celui-ci seulement*, les éventuelles « concessions » du gouvernement hongrois (aussi consciemment mensongères qu'elles puissent être) prennent également une importance révolutionnaire non négligeable. Car toute « concession » du gouvernement représente cependant – de ce point de vue – un recul de la contrerévolution hongroise devant la puissance du prolétariat international. La force « morale » des baïonnettes, le sentiment paralysant de son invincibilité est brisé aux yeux du prolétariat hongrois. Abstraction totalement faite de l'effet démoralisant que, dans les rangs de la contrerévolution, peut produire tout recul, aussi apparent soit-il, cette victoire morale constitue un combat d'avant-garde victorieux dans la grande lutte qui attend le prolétariat hongrois.

Il en va de même pour les effets possibles du boycott sur le monde ouvrier non-hongrois. Nous avons déjà pour l'essentiel mentionné ces effets. La résistance que déploient les classes capitalistes et leurs sympathisants idéologiques contraint obligatoirement le prolétariat à des actions révolutionnaire. Cela démasque aux yeux du prolétariat la communauté d'intérêts de tous les oppresseurs et lui montre le seul type possible d'une action prolétarienne véritablement internationale : *le combat impitoyable contre son propre oppresseur*. Mais

aller dans l'action au-delà des objectifs initialement fixés doit aussi approfondir la faille entre les masses aux sentiments révolutionnaires et les cercles de dirigeants opportunistes. Soit les masses parviennent en effet à pousser leurs dirigeants à une action révolutionnaire (ce qui est extrêmement invraisemblable dans ce cas de conflit), ce qui rendrait plus âpre, de manière essentielle la lutte de classe dans toute l'Europe, soit ceux-ci reculent, trahissent et sabotent le mouvement qu'ils ont eux-mêmes initié. Dans ce dernier cas, il est fait grâce à la prise de conscience de cette faille, un pas essentiel en direction de la révolution : à savoir l'arrachement interne du monde ouvrier à l'idéologie de la deuxième internationale. Qu'en l'occurrence une partie des ouvriers se reconnaissent en paroles dans la deuxième internationale, qu'une partie des dirigeants, en paroles également, se reconnaissent dans la troisième internationale, n'est provisoirement pas décisif. La poursuite du mouvement, les actions ultérieures apporteront nécessairement la véritable clarification. C'est là que doit s'engager l'activité des partis communistes ou, dans les pays où ceux-ci n'existent pas encore, des groupes consciemment communistes. Leur tâche est de ne pas laisser tranquillement entraîner le boycott dans le goulet légal opportuniste prévu ; de ne pas tolérer que l'écart entre la parole et l'action, entre les boniments et la révolution soit diplomatiquement dissimulé. Alors que la situation politique de l'Europe place le prolétariat dans la nécessité d'agir solidairement et internationalement, il est fourni aux organisations communistes une brillante occasion de renforcer, d'approfondir et l'élargir leur influence éclairante sur les

masses dans la leçon pratique de l'action. Le grand enseignement qui devait générer la III<sup>ème</sup> Internationale, à savoir que chaque action vraiment prolétarienne, vraiment révolutionnaire, est une action essentiellement internationale, que les prétendus intérêts immédiats du prolétariat ne se différencient absolument pas des intérêts communs du monde ouvrier dans son ensemble, que l'ennemi à combattre est toujours le capitalisme mondial, mais qu'il ne peut être terrassé que par la lutte contre les oppresseurs directs, ne peut prendre vie dans la conscience du prolétariat que par des actions comme ce boycott. Si le boycott peut en premier lieu n'avoir qu'un effet d'éducation, de propagande, permettant une conscientisation, alors il devient (lui ou une action similaire du prolétariat) précisément par là une arme redoutable et irrésistible de la lutte de classes. En s'éduquant par de telles opérations à l'unité d'action, le prolétariat fait de ces étapes de son auto-éducation des coups redoutables portés au capitalisme, par lesquels tôt ou tard il va sûrement l'anéantir. Le prolétariat se peut se constituer en classe sociale que dans la véritable lutte de classe. Que ce processus fasse de puissants progrès en passant par-dessus la tête des prétendus penseurs et dirigeants, c'est ce que montre le boycott. La crise du capitalisme mondial, qui s'aggrave de manière incurable, entraîne forcément et inexorablement le monde dans les deux camps de la révolution et de la contrerévolution. Le rassemblement de la bourgeoisie peut bien être au plan organisationnel provisoirement plus développé : cela ne peut rien changer aux chances de la victoire finale. Alors que le prolétariat ne peut en effet vaincre que dans son front uni, le capitalisme doit s'effondrer, précisément

dans le front uni qu'il aura constitué. Quelques victoires éphémères de la contre-révolution ne signifient rien. « Le terrain *contre-révolutionnaire* lui aussi est révolutionnaire », dit Marx.<sup>7</sup>

1920.



---

<sup>7</sup> *La bourgeoisie et la contre-révolution*, in *La Nouvelle Gazette Rhénane*, n° 165, 10 décembre 1848, trad. Lucienne Netter, Paris, Éditions Sociales, t. II, 1970, p. 222. NdT.



*Table des matières*

I. ....	3
II. ....	4
III. ....	7
IV. ....	9
V. ....	12